

efface ? Multipliez vos jours comme les cerfs, que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre pendant tant de siècles ; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité ; entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs ; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants ? N'est-il pas vrai que nous ne le lisons pas seulement, ici, nous l'entendons vraiment, nous le voyons ! Et nous nous livrons alors, parce que lui-même il se donne à nous ! Nous ne nous contentons plus de l'admirer, nous l'aimons. C'est que nous avons senti son cœur vibrer dans ses paroles, sa sensibilité s'épancher dans son discours, le débordement même par instants ! Hommes de notre temps, ce genre d'éloquence, qu'on n'appréciait guère au dix-septième siècle, nous touche et nous émeut. Voilà comme nous aimons qu'on nous parle ; et nous reconnaissons, dans ce prédicateur qu'on nous a si souvent et si fausement représenté comme un dominateur ou un tyran des intelligences, un homme comme nous, notre semblable, un moderne et un "contemporain."

* *

Il ne l'est pas moins, Messieurs, en tant que préoccupé des grandes questions qui nous occupent toujours, et particulièrement de la question si délicate et si grave de la réunion des Eglises. La réunion des Eglises, le retour des protestants de France et d'Allemagne à l'unité catholique, oui, telle a été un demi-siècle—depuis ses débuts à Metz jusqu'à sa mort—la grande préoccupation de Bossuet. En connaissez-vous aujourd'hui de plus actuelle ? et de toutes celles qui ont rempli le glorieux pontificat de Léon XIII, en est-il une qui lui tienne toujours plus à cœur ? Parmi tant de témoignages de la sollicitude de l'illustre pontife, lesquels choisirai-je pour les rappeler ? Sa *Lettre au cardinal Rampolla*, du 15 juin 1887 ? ou sa *Lettre aux Polonais*, de 19 mars 1894 ? Celle du 20 juin de la même année : *Principibus populisque universis* ? La *Lettre aux Anglais*, du 14 avril 1895 ? L'*Encyclique sur l'Unité de l'Eglise*, du 29 juin 1896 ? Certes, si jamais le monde voit se réaliser quelque jour le miracle de l'unité chrétienne,—et pourquoi ne le verrait-il pas ?—sa reconnaissance n'hésitera pas ; et, au premier rang de ceux qui l'auront préparé, ce bienfait dont on ne saurait calculer les suites, elle mettra le pape Léon XIII. Pourquoi, Messieurs, me refuserais-je ici la douceur de croire qu'une des choses que Léon XIII admire et aime dans notre Bossuet, parmi tant d'autres qualités, c'est peut-être et surtout l'ardeur dont Bossuet a fait preuve pour écarter les préjugés, pour détruire les obstacles, pour aplanir les difficultés qui empêchaient cette union ? Personne encore, Messieurs, ne s'est placé à ce point de vue pour écrire ou pour étudier l'histoire de la pensée de Bossuet, et, n'ayant moi-même rien de ce qu'il faudrait pour essayer de le faire, vous me croirez aisément si je vous dis combien je le regrette ! Mais, si quelqu'un voulait en tenter la difficile entreprise, quels services ne rendrait-il pas à la mémoire de Bossuet lui-même, à la cause de la réunion des Eglises, et au progrès de l'humanité future ! C'est à Metz, en 1653, que Bossuet a commencé de travailler à la réunion, et le premier ouvrage que nous ayons de lui, c'est sa *Réfutation du catéchisme de Paul Ferri*. Paul Ferri, qui exerçait son ministère à Metz, était un des docteurs les plus écoutés du protestantisme français. Du même temps aussi date un *Sermon de réture*, où, comme on l'a dit, nous voyons Bossuet en possession de l'argument capital qu'il développera plus tard dans son *Histoire des variations*. "Nous enseignons ce que nous ont appris nos prédécesseurs, et nos prédécesseurs l'ont reçu des hommes apostoliques, et ceux-là des apôtres, et les apôtres de Jésus-Christ, et Jésus-Christ de son Père. C'est à peu près ce que veulent dire ces paroles du grand Tertullien : *Ecclesia ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit*. O la belle chaîne, ô la sainte concorde, ô la divine teneur que nos nouveaux docteurs ont rompue !

c'est de cet argument qu'il va se faire une arme. Ou plutôt, non, j'ai tort de dire une arme ! C'est un moyen de conciliation qu'il s'en fait, en y ramenant et en y subordonnant toute la controverse. Car telle est sa manière, simple, large et si franche ! Je me rappelle un beau passage de son *Discours sur l'histoire universelle*. Il y examine les objections que l'on tire contre l'Ecriture de la variété des textes et des versions des livres saints, et il conclut : "Mais laissons là les vaines disputes, et tranchons la question au fond. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que, de toutes les versions et de tout le texte, quel qu'il soit, il en reviendra toujours les mêmes lois, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même suite d'histoire, le même corps de doctrine, et, enfin, la même substance ?" Pareillement, dans cette grande affaire de la réunion, il va droit au principal. Tous les points qui font difficulté entre catholiques et protestants, il les dégage, il les éclaircit, il les réduit à ce qu'ils ont d'essentiel, et, pour y réussir, il ne demande que la liberté de les exposer. C'est l'objet de ce livre célèbre : *l'Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse*, écrit pour convertir Turenne, publié pour la première fois en 1670, traduit dans toutes les langues, et qui fit non seulement en France, mais en Allemagne et en Angleterre, un si grand effet parmi les protestants, que ce qu'ils trouvèrent de plus solide à lui opposer, c'est que Bossuet avait "adouci la doctrine de l'Eglise dans la rigueur de ses dogmes." Vous savez qu'il n'en était rien, et le Saint-Siège le déclara lui-même.

Pendant quelques années s'écoulaient, et Bossuet fait un pas de plus. Il ramène toute la controverse à la question de l'Eglise, qu'il traite à fond, dans la *Relation de sa Conférence avec le ministre Claude*, en 1682 ; qu'il reprend d'une autre manière, en historien de la réforme, dans son *Histoire des variations des Eglises protestantes*, le plus beau livre de la langue française ; et où ce n'est plus seulement l'autorité de l'Eglise, mais l'autorité de l'Ecriture elle-même, et généralement toute espèce d'autorité, philosophique, politique, morale, qu'il montre être mise par le protestantisme au hasard des décisions ou des caprices individuels. Autant d'Eglises que de paroisses, et, dans la paroisse, autant d'opinions, et par conséquent, de chapelles que de têtes ! Est-ce là le signe de la vérité ?

En posant ainsi la question, s'il a vu juste et profondément, Messieurs, l'histoire du siècle qui finit est là pour nous le dire ! Assurément aucun de vous, aucun de nous ne méconnaîtra, n'a jamais méconnu ce qu'il pouvait avoir, ce qu'il y a de vertus privées, de vertu laïque ou philosophique, dans les communions protestantes, et n'est-ce pas Boudaloue, le Père Boudaloue, un jésuite, qui n'a pas craint de donner les protestants de son temps en exemple à quelques catholiques ? Bossuet, non plus, n'était pas incapable de ce sentiment de justice, et je n'en voudrais pour preuve que sa *Correspondance avec le ministre Ferri*. On ne saurait être plus courtois, dans la forme, ni mêler plus de déférence à plus de charité. Mais que le protestantisme soit une atténuation du principe d'autorité ; qu'il tende à faire de l'individu la mesure et le juge de toute vérité ; que par la diminution du dogme il tende, ou, si l'on le veut, qu'il aboutisse inévitablement à la sécularisation, et, comme on dit de nos jours, à la "laïcisation" de la morale ; qu'il relâche par là le lien que "la religion" formait naguère entre les hommes ; qu'il lui enlève son caractère d'universalité, et qu'avec la catholicité dogmatique il énerve ainsi la vertu sociale du christianisme, je ne crois pas qu'on puisse le nier, et, depuis deux cents ans, c'est le danger que Bossuet, dans son *Histoire* ou dans ses *Avertissements aux protestants*, a éloquemment signalé. N'est-ce pas cela qui est grave dans la division et dans la séparation des Eglises ? Mais, si Bossuet l'a senti, Messieurs, et s'il l'a fait mieux que de le sentir, s'il l'a montré ; s'il a fait preuve, en le montrant, d'une science, d'une loyauté, d'une modération, d'une conscience d'historien qu'il faut bien aujourd'hui reconnaître ; si la controverse en est presqu'au même point ; si ce que l'on discute aujourd'hui plus âprement que jamais, c'est la question de

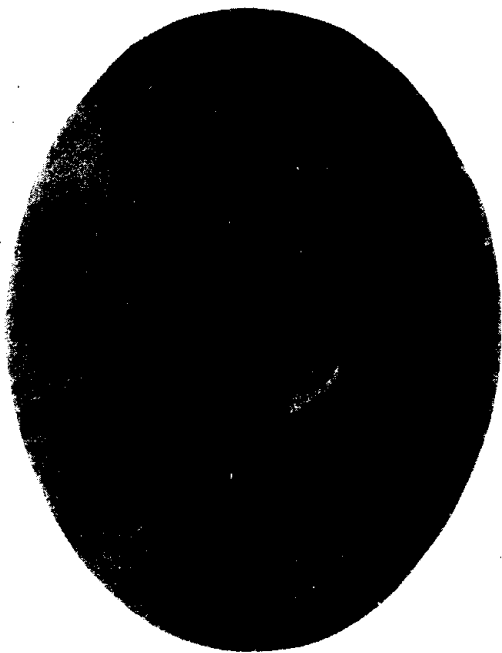
savoir si "la vérité venue de Dieu a eu d'abord toute sa perfection" ; si c'est le principe de ses *Avertissements* comme de son *Histoire des variations*, et, philosophiquement, si l'on ne peut le lui refuser ou le lui contester sans nier le concept même de religion, qu'y a-t-il de plus actuel, de plus moderne, qui réponde mieux aux préoccupations de l'heure présente, et qui nous donne enfin une plus haute idée de la perspicacité de son génie ?

(La fin au prochain numéro)

FEU M. L'ABBÉ V. SORIN

Un prêtre de Saint-Sulpice, bien connu de tout Montréal, M. l'abbé V. Sorin, est décédé le 14 mars, à 1 h 30 heure du matin, à l'hôpital des Sœurs Grises, rue Guy.

Il était né à Nantes, le 5 mai 1834. Après avoir fait ses études au collège de sa ville natale, il entra, en 1857, au Séminaire de Paris, en qualité de diacre, et en 1858, il se rendit à la solitu de l'Issy, et fut ordonné prêtre le 30 août 1859, à vingt-cinq ans ; après quoi il fut nommé membre de la compagnie de Saint-Sulpice.



Clichés J. après & Lavergne

Aussitôt après son ordination, au mois de septembre 1859, il vint au Canada. Il fut d'abord vicaire à l'église Saint-Jacques, jusqu'en 1867. Après un an de ministère à Notre-Dame, il fut vicaire durant deux ans à l'église Saint-Joseph, dont feu M. l'abbé Pelissier était curé. Depuis ce temps, M. l'abbé Sorin demeurait à Notre-Dame, tout en desservant l'église de Notre-Dame-de-Pitié, depuis 1868.

Deux de ses frères sont prêtres en France, un troisième est médecin.

Le service funèbre a eu lieu à Notre-Dame, le 16 mars à 8 heures du matin.

L'AIGLE ET LE LIMAÇON

Sur une haute cime, à côté de son aire,
L'aigle rencontre un jour le hideux limaçon.
Surpris, le fier oiseau du maître du tonnerre :
"Toi, lui dit-il, ici ! Mais de quelle façon
As-tu pu t'élever de la terre
Et parvenir sur ce roc escarpé ?"

Sans ailes et sans pieds, c'est extraordinaire !
L'autre répond : "Rien n'est plus simple : J'ai rampé !"

FREDERIC BATAILLE.

Il n'y aura bientôt plus que le bon Dieu et moi qui aimons les méchants, disait saint François de Sales. Oh ! pourquoi ne pas les aimer un peu, ces pauvres méchants ! Ne sont-ils pas assez à plaindre ?